



## Entretien avec Richard Overy

Professeur à l'université d'Exeter\*

*Richard Overy est professeur d'histoire à l'Université d'Exeter et auteur de plus de vingt-cinq livres sur l'ère des Guerres mondiales et des dictatures européennes, y compris *The Bombing War : Europe 1939-1945*. Il est également membre de l'Académie Britannique.*

*La puissance aérienne est utilisée dans les conflits armés depuis la Première Guerre mondiale. Les avions ont été déployés en soutien de l'armée au sol, mais aussi de la marine à la surface des océans. Toutefois, le vingtième siècle, avec deux Guerres mondiales, a également été le témoin du bombardement aérien des villes, ce qui ne correspond pas à l'usage traditionnel de la puissance aérienne. Durant la Seconde Guerre mondiale, qui s'est inscrite dans l'idéologie de la « guerre totale », les villes ont été délibérément prises pour cibles de ces attaques qui avaient pour objectif de saper le moral de la population ennemie et de « gagner la guerre ». De nos jours, bien que les bombardements délibérés de villes entières soient interdits, certains continuent de croire que les bombardements aériens peuvent produire un certain avantage politique aux belligérants. Dans cet entretien, Richard Overy présente une perspective historique de l'évolution des bombardements aériens depuis les Guerres mondiales et replace le recours à la puissance aérienne dans le contexte des conflits armés contemporains.*

**Mots clés :** les Guerres mondiales, guerre totale, bombardement aérien, bombardement des villes.



\* Cet entretien a été mené à Londres le 2 décembre 2015 par Vincent Bernard, Rédacteur en chef de la *Revue Internationale de la Croix-Rouge* ; Mariya Nikolova, rédactrice pour la *Revue Internationale de la Croix-Rouge* ; et Markus Geisser, administrateur principal chargé des affaires humanitaires et conseiller politique au Comité International de la Croix-Rouge à Londres.

***À un certain moment, entre la Première et la Deuxième Guerre mondiale, bombardier les villes ou les civils est devenu « acceptable ».  
Comment les bombardements sont-ils devenus un choix militaire raisonnable pour les parties au conflit ?***

Entre les deux guerres, de l'avis général, bombarder les villes n'était pas acceptable. Toutefois, les États avaient déjà commencé à recourir à de telles pratiques au cours de la Première Guerre mondiale : les Allemands, en 1917-1918, avaient bombardé des villes anglaises ainsi que Paris en 1917-1918 et la Royal Air Force (RAF) avait bombardé des villes allemandes en 1918. On partait du postulat qu'une guerre totale entre les puissances principales nécessitait toutes les ressources de la société. Par conséquent, il était permis d'attaquer ceux des membres de la société ennemie qui travaillaient à rendre la guerre possible, à l'image des ouvriers de guerre ou des travailleurs du secteur des transports, pour n'en citer que quelques-uns.

L'autre élément qui est intervenu entre les deux guerres, fut la décision des Français et des Britanniques d'utiliser l'aviation pour contrôler leurs empires coloniaux. Non seulement l'aviation ne coûtait pas cher, mais elle permettait aux parties de bombarder des villages tribaux et les insurgés, lesquels étaient perçus comme étant à « demi-civilisés » et par conséquent en dehors des lois qui s'appliquaient aux peuples « civilisés ». En effet, le manuel militaire de la RAF décrivait ces bombardements comme étant des opérations menées contre des personnes à demi-civilisées. Ainsi, à cette époque, il était admis qu'il n'était pas nécessaire de respecter le droit international lors de bombardements dirigés contre des personnes au sein de l'empire.

Il me semble intéressant d'observer que cette stratégie de l'empire s'est répandue en Europe. Si un État voulait arriver à ses fins politiques et saper le moral de l'ennemi, les bombardements constituaient un très bon moyen d'y parvenir. Je crois que c'est aussi l'idée force qui a prévalu lors de la Seconde Guerre mondiale, selon laquelle bombarder les villes ennemies ébranlait le moral des travailleurs et pouvait ainsi amener l'ennemi à capituler – ce qui constitue une victoire politique.

***Est-ce que les bombardements de la Première Guerre mondiale ont effectivement sapé le moral de la population ?***

À la fin de la Première Guerre mondiale, ces forces aériennes, qui avaient d'abord combattu en guise de soutien aux forces armées sur terre, se trouvaient majoritairement du côté des perdants. Du côté des vainqueurs, c'est-à-dire les Anglais et les Américains lors de la Première Guerre mondiale, on en est venu à la conclusion que le moral de la population ennemie avait été une cible légitime et qu'il avait effectivement été sapé par l'impact des bombardements. Je crois que cette affirmation était totalement exagérée, étant donné les petites quantités utilisées dans les bombardements menés lors de la Première Guerre mondiale – quelques centaines de tonnes. Néanmoins, ils furent intégrés dans la stratégie britannique, partant du principe que l'impact moral des bombardements est toujours dix fois supérieur à l'impact sur le matériel.

Cette idée fut reprise dans les années 1920 et 1930, lorsque les Britanniques réfléchissaient à la possibilité de recourir aux bombardements dans des guerres futures ; on croyait alors que si l'on pouvait, depuis les airs, ébranler les ambitions guerrières de l'ennemi, les vaincre en bombardant leurs villes, on pourrait alors les amener à la table des négociations. Il a été expliqué, qu'en fin de compte, c'était une manière bien plus *humaine* de faire la guerre, comparée aux autres méthodes qui avaient été employées lors de la Première Guerre mondiale.

***Voyez-vous une certaine continuité dans l'histoire, dans la façon dont la finalité des bombardements a été pensée ?***

Eh bien, je pense que deux aspects ont dominé le vingtième siècle. Le premier tient à l'idée d'une coopération entre les différents corps des forces armées : l'aviation aidant l'armée de terre et la Marine à remporter des batailles. Tout au long du vingtième siècle, d'éminents aviateurs ont réfléchi à la meilleure façon d'utiliser l'aviation : en soutien aux forces armées sur terre ou sur mer. L'autre idée qui a dominé le vingtième siècle fut de considérer que, puisque les bombardements contre les civils étaient intolérables, si on les bombardait « suffisamment » l'ennemi serait obligé de céder.

Si la Seconde Guerre mondiale illustre bien ce point, le Vietnam en est encore un meilleur exemple. L'US Air Force a largué plus de bombes au Vietnam que durant la Seconde Guerre mondiale, convaincue qu'en continuant de lancer des bombes et du napalm, cela empêcherait, d'une manière ou d'une autre, le Nord-Vietnam d'envahir le Vietnam du Sud et même que cela pourrait provoquer la chute du Nord-Vietnam ouvrant ainsi la voie à un Vietnam « démocratique ». Cette stratégie a échoué et le Vietnam devint un État communiste. Je pense que, de tous les exemples du vingtième siècle, c'est probablement le plus frappant. Des quantités colossales de bombes ont été larguées sur une société en développement, dans l'espoir que ceci procurerait un certain avantage politique. Et finalement, c'est l'ennemi qui a pris l'avantage.

On peut retrouver ce courant de pensée – l'idée selon laquelle le fait même de bombarder procurera un quelconque gain politique – dans les conflits de ces trente ou quarante dernières années. Et pourtant, inexorablement, cette stratégie n'a conduit à aucun avantage politique. L'Irak fut bombardé et, finalement, on a assisté à dix ans d'insurrection et de guerre civile. La Libye a été bombardée et pourtant aujourd'hui, la situation en Libye est à l'exact opposé de ce que voulait l'Occident. L'État islamique est bombardé depuis plusieurs mois déjà et pourtant l'organisation n'a toujours pas cédé ; au contraire, elle monte en puissance au fur et à mesure des bombardements. Non seulement cela, mais les bombardements en Syrie entretiennent tout simplement le désir de l'État islamique de frapper en retour dans les pays occidentaux, ce qui rend le terrorisme non plus seulement possible, mais probable.

Ces deux concepts ont rivalisé tout au long du siècle. Le seul cas, au cours des dernières années, pour lequel je pense que l'aviation a été utilisée exclusivement dans sa fonction militaire – en soutien de l'armée de terre et de la marine – fut la guerre des Malouines. La force aérienne fut utilisée de façon classique et traditionnelle. S'il ne fut pas omniprésent, le soutien aérien a été extrêmement utile pour gagner cette

campagne militaire. Il me semble que c'est là un exemple classique démontrant que l'aviation peut être utilisée de façon intelligente pour atteindre un objectif militaire. Toutefois, tout au long de la seconde moitié du vingtième siècle, nous constatons que des avions et des équipages ont été sacrifiés et que des civils ont été tués, pour un résultat final ne correspondant pas à ce qu'avait imaginé la puissance à l'origine des bombardements.

***Dans vos travaux, vous effectuez une distinction entre, d'une part le recours à la force aérienne traditionnelle ou tactique et, d'autre part, la « guerre totale » qui s'exprime par le bombardement de civils. Pourriez-vous nous en dire plus sur la relation entre ces deux aspects ?***

La distinction entre les aspects tactique et stratégique de la puissance aérienne est relativement artificielle. Elle émergea dans les années 1930 et 1940, lorsqu'il s'est agi de réfléchir à la manière de différencier d'une part le bombardement en soutien à l'armée de terre et à la marine et, d'autre part la conduite d'opérations de bombardement indépendantes. L'idée était que ces opérations indépendantes répondaient plus efficacement à l'image de la guerre totale, car il était soutenu que dès lors que les civils contribuaient tous à l'effort de guerre – comme travailleurs, chauffeurs routiers, marins, etc. – il était alors totalement légitime de les considérer comme une cible.

C'est ce qu'ont fait valoir les Britanniques dans les années 1930 ; les officiers de la RAF qui savaient parfaitement que le fait de prendre délibérément les civils pour cible était contraire aux dispositions du droit international, ont argumenté en ce sens. Pour eux, la guerre totale était la guerre totale ; elle apportait aux États une sorte de « tranquillisant moral » grâce auquel ils n'avaient pas besoin de se tracasser avec des conventions morales, puisque les impératifs de la guerre totale rendaient les bombardements nécessaires et donc légitimes.

On aurait pu s'imaginer que l'Allemagne d'Hitler partagerait la même vision de la guerre totale. Cependant, les forces armées allemandes s'inscrivaient dans une tradition différente. Elles partaient du principe que les forces armées avaient pour principal objectif de vaincre les forces armées ennemies ; ce faisant, le seul but d'une force aérienne était d'anéantir les forces aériennes ennemies. Les forces aériennes allemandes bombardèrent vraiment avec une grande réticence ; ce n'était pas ce à quoi elles s'étaient préparées et elles n'y voyaient aucune utilité stratégique. Elles ne considéraient certainement pas les bombardements de civils comme étant légitimes ou susceptibles d'être efficaces. Pendant la majeure partie de la Seconde Guerre mondiale, à l'exception du Blitz en Grande Bretagne, la force aérienne allemande intervenait en appui de l'armée de terre ; plus rarement de la marine. Et c'était ainsi leur vision du rôle que devait jouer la puissance aérienne.

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Anglais et les Américains bombardèrent des villes en sachant pertinemment qu'il y aurait de grandes pertes parmi les civils. La RAF a bombardé des civils de façon délibérée ; ce fut la seule puissance aérienne à agir ainsi. Mais, en réalité, les meilleurs exemples de succès de la puissance aérienne Alliée durant la Seconde Guerre mondiale furent le soutien apporté aux

forces armées et à la marine (par exemple, en Afrique du Nord et en Italie) : des opérations conjointes et des opérations amphibies, ou l'invasion de la Normandie et le soutien des forces terrestres jusqu'en Allemagne.

La puissance aérienne tactique se perfectionna durant la Seconde Guerre mondiale et devint plus sophistiquée encore dans les soixante-dix ans qui suivirent. Il me semble que la puissance tactique est vraiment ce à quoi est dédiée la force aérienne : elle permet d'atteindre un objectif militaire en intervenant de manière coordonnée avec d'autres corps des forces armées. La seconde guerre d'Irak en 2003 fut un exemple classique du déploiement conjoint des forces maritimes, aériennes et terrestres, afin d'atteindre un objectif militaire.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, les aviateurs ont été séduits par l'idée selon laquelle ils pouvaient obtenir des résultats auxquels les autres forces militaires ne pouvaient pas parvenir, en raison de la stratégie spécifique propre aux forces aériennes et que, afin de démontrer à quel point cette stratégie était différente, il était nécessaire de trouver d'autres cibles. Celles-ci conduisaient presque toujours à des pertes civiles. Et, pour l'essentiel du vingtième siècle, ce fut en effet le cas. Les pertes civiles furent immenses durant la Seconde Guerre mondiale et considérables lors des guerres de Corée et du Vietnam.

### *Comment cette réalité a-t-elle évolué dans le temps ?*

Eh bien, évidemment, aujourd'hui, les États ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent. Désormais, ils sont très prudents et inquiets, chaque fois qu'il y a des pertes civiles, parce que nos sensibilités ont changé – pas la sensibilité militaire, mais la sensibilité du grand public. Je pense que ce qui est intéressant, eu égard aux paradoxes de ces soixante-dix dernières années, c'est que, durant la Seconde Guerre mondiale, les personnes qui étaient bombardées ne pensaient pas « Oh, c'est un bombardement terroriste ! », ou « C'est illicite, pourquoi font-ils ça ? ». Ils avaient plutôt tendance à penser « C'est une guerre totale, c'est ce à quoi on pouvait s'attendre et en réalité ce n'est pas aussi terrible que ce que nous avions imaginé ; on peut y survivre ». Telles furent les réactions des deux côtés. En Allemagne, les gens savaient que, dans une guerre totale, il fallait s'attendre à des bombardements ; certains Allemands pensaient même qu'ils méritaient ces bombardements, que c'était en quelque sorte une punition en réaction aux actes d'agression commis par l'Allemagne et à son antisémitisme.

Pourtant, soixante-dix ans plus tard, nous constatons que la prise de conscience de l'opinion publique à propos des bombardements est très forte. Les bombardements sont très visibles et chaque fois qu'ils génèrent des pertes civiles importantes, ils suscitent une indignation internationale, des protestations, des manifestations, etc. Tous les pays qui ont aujourd'hui la capacité d'entreprendre des raids aériens d'envergure, savent parfaitement qu'ils sont sous les feux des projecteurs de l'opinion internationale et qu'ils doivent être extrêmement prudents sur ce qu'ils font et sur qui ou quoi ils frappent. Les États sont parfaitement conscients des conséquences politiques d'une attaque indiscriminée. Et c'est parce que, maintenant,

nous ne pensons pas que la guerre puisse être une guerre totale, que nous ne pouvons pas imaginer qu'elle soit ainsi conduite aujourd'hui.

***En ce qui concerne les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, pensez-vous que les raids aériens des Alliés sur les territoires Allemands furent différents de ceux conduits sur les territoires amis ou occupés ?  
Le niveau de précision de ces bombardements fut-il différent ?***

La question de la précision des bombardements durant la Seconde Guerre mondiale est un concept relatif. Quand les Anglais bombardaient les villes allemandes, la précision signifiait qu'il fallait concentrer le maximum de bombes possibles sur le centre de la ville ; la RAF était déçue quand les bombes tombaient dans la campagne, ce qui arriva souvent. Donc la « précision » est un terme très élastique. Cependant, lorsqu'il s'est agi de bombarder des cibles en France, aux Pays Bas ou en Belgique, les équipages reçurent des instructions différentes : par exemple, ils devaient utiliser moins de bombes incendiaires, parce qu'ils ne voulaient pas provoquer d'immenses incendies. Il y avait bien plus de bombardements de faible intensité. En fait, quelques bombardements furent menés par des avions Mosquito, lesquels étaient dotés d'un plus grand niveau de précision que d'autres appareils. Ceci étant dit, les bombardements de la RAF et des forces aériennes américaines sur des cibles alliées ont provoqué la mort d'un grand nombre de civils – 60 000 en France et autant en Grande-Bretagne –, mais ces bombardements étaient considérés comme une nécessité de la guerre : s'ils voulaient expulser les Allemands de France, la population française devait en payer le prix.

Ce qui est triste, c'est que dans de nombreux cas, le même résultat aurait pu être obtenu en utilisant la puissance aérienne tactique, des chasseurs-bombardiers et d'autres armes offrant une meilleure précision. Ou, plus simplement, les Anglais et les Américains auraient pu s'appuyer davantage sur les forces terrestres. En France, l'exemple le plus choquant de recours excessif et inapproprié aux bombardements, est certainement celui des raids aériens menés sur Royan près de Bordeaux, vers la fin de la guerre, où 4 000 tonnes de bombes furent larguées sur cette petite ville. Ce raid fut plus important que n'importe quelle attaque sur les cibles britanniques durant le Blitz. 90 % de la ville fut détruite. Un journaliste rapporta qu'il ne restait même plus un brin d'herbe après le raid. Tout cela parce que la garnison allemande stationnée près de cette ville ne s'était pas rendue. Mais ce bombardement était totalement disproportionné et n'était que le résultat d'un manque de discernement de la part des Alliés. Ce fut là une nette violation de toutes les limites qu'ils avaient tenté de s'imposer en cas de nécessité de bombarder des populations alliées. Le problème est que, dès que vous possédez la technologie, que vous êtes pressé d'en finir avec la guerre et que votre population souhaite également que la guerre prenne fin, le recours aux bombardements est le moyen le plus commode.

***Les conflits armés font toujours rage dans les villes aujourd'hui. Nous en sommes témoins en Syrie, au Yémen, en Afghanistan. Comparés aux exemples de la Seconde Guerre mondiale dont vous venez de parler, comment décririez-vous l'impact des bombardements sur les villes aujourd'hui ?***

Eh bien, s'agissant de la Seconde Guerre mondiale, c'est un phénomène complètement différent. En fait, durant cette guerre, ce sont des milliers d'avions qui ont largué des centaines de milliers de tonnes de bombes, hautement explosives et incendiaires, sur les villes. Rien de tel ne s'est passé depuis. Presque un million de personnes ont été tuées par des bombardements stratégiques durant la Seconde Guerre mondiale. Ce nombre à lui seul est déjà impressionnant.

À mon avis, dans les années 1930, tout le monde pensait que si une ville était fortement bombardée, elle s'effondrerait, que la population quitterait la ville, qu'il y aurait des famines de masse, des maladies etc. et que cela permettrait de mettre fin rapidement à la guerre. Les gens avaient une vision très fantaisiste de la ville, mais en réalité les villes ont démontré une remarquable capacité de résilience. Même dans les cas où les bombardements étaient nombreux et ininterrompus – comme le bombardement de Berlin ou le bombardement de Chongqing en Chine par les Japonais, les villes avaient tendance à ne pas s'effondrer complètement. Et il y avait de bonnes raisons pour que ce ne soit pas le cas ; en partie parce qu'au final, il était difficile de détruire une ville en entier. La ville de Cologne, qui fut bombardée plus de 250 fois, en est un bon exemple. 450 000 personnes y vivaient au début de la guerre. À la fin de la guerre, il en restait encore 45 000, beaucoup d'entre elles vivant dans des caves, des sous-sols etc. La production industrielle s'est toutefois poursuivie dans les zones alentours.

L'expression utilisée à l'époque prenait la forme de la question « Comment tuer une ville ? ». La RAF en particulier était intéressée par ce concept, même si elle eut le sentiment, à la fin de la guerre, qu'elle n'avait pas vraiment réussi à le faire. À cet égard, ce qui était terrible, bien sûr, c'est qu'il ne s'agissait pas seulement de causer des dommages aux zones urbaines, mais de tuer des civils et de démoraliser ceux qui restaient. Les civils devinrent l'objet d'attaques délibérées, partant de l'idée qu'en réduisant le nombre d'ouvriers, la productivité dans les usines baisserait puisque les ouvriers ne viendraient plus travailler, etc. Mais c'est en fait le contraire qui s'est produit. La production industrielle allemande continua de se développer durant les années de bombardements.

***Est-ce que le concept « tuer une ville » aide à comprendre les bombardements atomiques de Hiroshima et Nagasaki ? Pensez-vous que c'était là l'objectif ?***

Les deux attaques atomiques furent différentes car elles étaient expérimentales. Ces deux villes furent choisies parce qu'elles n'avaient pas encore été bombardées. L'idée était de voir les résultats de cette bombe. Bien sûr, la bombe atomique provoqua des destructions massives, mais elle a également laissé les villes radioactives, de façon à qu'elles ne puissent plus fonctionner normalement au lendemain de ces attaques.

L'idée était que si la guerre ne prenait pas fin en Europe, la bombe atomique pourrait être larguée sur les villes allemandes afin de les tuer. Savoir si les Américains ou les Britanniques l'auraient autorisé est une autre question, à laquelle il est très difficile de répondre.

Plus tard, vers la fin des années 1950, le ministère de la défense britannique a mis en place un comité spécial appelé le comité JIGSAW, qui fut précisément mandaté pour réexaminer cette question : comment tuer une ville ? Ce comité devait déterminer combien de bombes nucléaires devaient être larguées pour parvenir à un tel résultat. En particulier, ce fut le bombardement de Hambourg qui leur servit de modèle pour analyser l'ampleur des effets de ces attaques aériennes et la façon dont elles ont affaibli le fonctionnement de la ville. En soi, Hambourg, bien sûr, n'a jamais été détruite – elle a continué à produire des biens, les travailleurs ont continué de travailler et les gens sont peu à peu revenus en dépit des bombardements. Ainsi, le comité a dû calculer combien de bombes atomiques auraient dû être larguées sur Hambourg pour avoir la certitude que la ville serait effectivement « tuée ».

Dans les années 1960, les États-Unis, la Grande Bretagne et l'Union Soviétique détenaient, vraisemblablement, des stocks d'armement nucléaires suffisamment importants pour détruire massivement n'importe quelle ville de ces pays. Mais cela ne s'est jamais produit. Au final, les armes nucléaires n'ont pas changé la nature de la guerre. Elles ont plutôt créé les conditions conduisant à ce qu'il soit impensable que les États-Unis ou l'Union Soviétique utilisent ces armes l'un contre l'autre, ou contre les alliés de l'ennemi.

Mais l'existence des armes nucléaires a toutefois détourné l'attention de diverses formes de la guerre conventionnelle. En effet, dans l'ombre de la Guerre Froide, des guerres civiles interminables, des insurrections, des « petits » conflits de frontière, des guerres asymétriques de diverses natures, etc. firent leur apparition. La nature de la guerre évolua, mais pas sous une forme à laquelle on pouvait s'attendre. Si la Guerre Froide conduisit à une impasse entre ces deux super puissances, de petits conflits ont continué de se développer partout dans le monde, menés avec des armes conventionnelles et présentant un faible risque d'escalade.

***Concernant la capacité d'adaptation de la population sous les bombes, pourriez-vous nous donner des exemples de la façon dont les personnes firent face aux bombardements durant la Seconde Guerre mondiale ? Comment se sont-elles adaptées à la réalité des raids aériens réguliers et à l'interruption de la vie normale ?***

Pour expliquer la capacité d'adaptation des villes, particulièrement durant la Seconde Guerre mondiale, il faut notamment mentionner deux éléments. D'abord, les États reconnurent la nécessité de fournir aux villes les ressources pour qu'elles continuent de fonctionner, ce qui les obligea à trouver des systèmes adéquats d'aide sociale, de premiers secours, de fourniture de nourriture, de rétablissement de l'eau courante, etc. Leur priorité fut de s'assurer qu'ils pourraient tirer ces ressources des zones non bombardées et concentrer leurs efforts sur les villes qui l'avaient été. Ce système était



plus perfectionné en Grande Bretagne et en Allemagne, où les bombardements furent récurrents tout au long de la guerre.

Deuxièmement, les citoyens Européens ont prouvé qu'ils avaient un grand sens de l'organisation et de l'autodiscipline. Ce ne fut pas seulement l'État qui en assumait la responsabilité ; les gens eux-mêmes s'engagèrent volontairement et en grand nombre, dans des organisations de défense civile. La population locale fit tout ce qu'elle pouvait pour aider, de façon à ce que l'importance des dommages soit réduite autant qu'il était possible.

Aussi, si la capacité d'adaptation incombe en partie à l'État et aux mesures qu'il prend, elle repose surtout sur la capacité des populations modernes à se prendre en main. C'est un facteur que, pour la plupart, les gens ont sous-estimé lors de la Seconde Guerre mondiale. On trouve des exemples semblables dans l'histoire plus récente : le bombardement de Sarajevo, par exemple. C'est ainsi que Sarajevo a survécu en dépit de tout.

Lorsqu'il s'agit de tenter d'expliquer la résilience des populations, il convient aussi de tenir compte d'une forte pression psychologique pour parvenir, tant bien que mal, à un retour à la normale, dans des situations de catastrophes ou de violences. Dans le cas de l'Allemagne et de la Grande Bretagne, les personnes retournaient vivre dans leurs maisons, qui avaient été sévèrement touchées, quitte à vivre dans les sous-sols ou les caves ; elles voulaient vivre dans un lieu qu'elles connaissaient. Mais ce ne fut pas le cas partout, même pendant de la Seconde Guerre mondiale. Là où le sens de la communauté était plus faible, ou là où il existait des liens entre population urbaine et rurale, il était plus facile pour la population urbaine de disparaître à la campagne. C'est ce qui se produisit au Japon, où la réaction, à l'été 1945, fut de fuir la ville : huit ou neuf millions de personnes quittèrent les villes pour aller à la campagne. C'est aussi ce qui est arrivé en Italie : lorsque les bombardements ont commencé, les gens ont fui les villes pour aller à la campagne parce qu'il y avait toujours eu des liens forts entre le monde citadin et le monde rural. En Allemagne et en Grande Bretagne cependant, ce ne fut pas vraiment le cas ; là, où les sociétés étaient très urbanisées, les gens sont restés sur place, voyant l'espace urbain comme un lieu qui leur appartenait, comme l'endroit qu'ils avaient à protéger.

Enfin, pour ce qui est de la résilience en termes de géographie économique, il est opportun de souligner que la guerre a eu un impact bien moins important sur les villes allemandes, ce qui peut paraître surprenant au regard du taux de destruction qu'elles ont subi. Les études sur les villes allemandes ayant subi des bombardements massifs ont montré que, malgré des dégâts matériels substantiels – peut-être une perte de 40 % à 50 % de la zone urbaine – le retour de la population et le rétablissement des niveaux de production d'avant-guerre furent incroyablement rapides dans les années 1950 et 1960. Et ce constat est également vrai dans d'autres cas. Le plus impressionnant fut le cas allemand, parce qu'environ la moitié de la zone urbaine fut détruite et pourtant, dès les années 1950 et 1960, ces villes ont retrouvé un haut niveau de production. C'est également le résultat d'une conjugaison des efforts des communautés locales pour restaurer ou renouveler l'espace urbain habituel avec la priorité accordée par le gouvernement à la reconstruction.

### **Comment le concept « tuer » une ville entière était-il alors appréhendé par le droit international ?**

Lorsqu'il est question du droit international applicable aux bombardements dans les années 1930, les gens, dans leur majorité, se réfèrent aux Règles de La Haye de 1923 relatives à la guerre aérienne. Ces instruments n'avaient pas été formellement ratifiés par les États concernés, mais ils étaient généralement considérés comme faisant partie du droit international. En Grande Bretagne comme en Allemagne, il était généralement admis que bombarder des civils depuis les airs était une violation du droit international existant.

La question s'est posée lors de la Seconde Guerre mondiale. Face à la détermination des Anglais de bombarder, les préoccupations juridiques furent mises de côté. Cette position reposait sur l'idée que les Allemands étaient si horribles – ils avaient violé tellement d'accords internationaux – que le droit international ne s'appliquait pas lors des attaques aériennes lancées à leur encontre ; donc, si des civils allemands étaient tués au cours d'un bombardement, cela n'était pas considéré comme illégitime. Il est très intéressant de relever le vocabulaire utilisé par les Britanniques pour décrire les Allemands – ils les désignaient comme des « barbares ». Je pense qu'il ne s'agissait pas d'une erreur de langage ; ces mots étaient utilisés à escient pour entretenir l'idée que les Allemands étaient inhumains et donc par conséquent hors-la-loi, à l'image des peuples désignés comme à « demi-civilisés » à l'époque coloniale. Et cette sémantique fut employée tout au long de la guerre.

La position des Allemands consistait à dire que comme ils avaient été bombardés les premiers, ce qui était exact, par la RAF, leurs bombardements – entrepris de manière systématique de septembre 1940 à mai 1941 – constituaient des représailles qui étaient donc permises par le droit international. En fait, presque tous les bombardements allemands contre la Grande-Bretagne – le Blitz, les raids de Baedeker, les V1, les V2 – furent présentés comme des représailles contre les bombardements effectués par les Britanniques.

Je pense qu'une sorte d'opportunisme moral est venu gouverner la façon dont les bombardements devaient être perçus comme étant *hors* du droit international conventionnel. Plus tard, durant la Guerre Froide, les armes nucléaires ont aussi été vues comme étant, dans une certaine mesure, en dehors du droit international. Les États-Unis et la Grande Bretagne posaient comme condition à leur éventuelle ratification des Protocoles additionnels [aux Conventions de Genève] de 1977, élaborés pour interdire les bombardements sur les civils, que les armes nucléaires soient exclues de leurs dispositions. Ce qui était bien entendu absurde, puisque cela aurait voulu dire que l'arme la plus destructrice dont l'humanité dispose, aurait également été la seule que nul ne serait capable de réellement contrôler.

***On pourrait dire aussi que la justice internationale après la Seconde Guerre mondiale fut aveugle concernant les bombardements aériens – les procès de Nuremberg et de Tokyo n'en ont jamais fait mention. Selon vous, quels sont les éléments qui ont pu conduire à un tel résultat ?***

Eh bien, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la situation fut intéressante car tant les Britanniques que les Américains pensaient ajouter les bombardements à l'acte d'accusation des principaux criminels de guerre allemands. Cependant, le ministère des Affaires étrangères britannique estima rapidement que ce ne serait pas possible car alors les Allemands auraient pu arguer devant les tribunaux que les Anglais et les Américains avaient fait exactement la même chose. C'est pourquoi ils ont décidé qu'il était préférable de ne pas l'ajouter à l'acte d'accusation.

Ils avaient sûrement compris que leurs bombardements avaient été menés en violation du droit. Et, bien sûr, les Conventions de Genève de 1949 et la Convention sur le Génocide des Nations Unies ont incarné une reconnaissance de ce que de nombreux actes commis pendant la Seconde Guerre mondiale, constituaient des violations manifestes du droit international. Mais, parce que les bombardements étaient perçus comme nécessaires pour parvenir à la victoire des Alliés, toute ambiguïté morale à ce sujet fut écartée. Lorsque l'aspect moral fut abordé, ce fut toujours l'argument selon lequel aucune disposition formelle du droit international n'interdisait le bombardement des cibles non militaires durant la guerre, qui fut opposé.

***La Seconde Guerre mondiale a vu le bombardement d'écoles, d'églises, d'hôpitaux, etc. Aujourd'hui, on continue d'entendre parler de bombardements contre des civils et contre des biens civils dans les conflits dans le monde. Le bombardement récent de l'hôpital de Kunduz a provoqué une forte réaction de la part de l'opinion publique. Comment notre perception de ce qui est permis pendant la guerre a-t-elle évolué au cours de ce siècle ?***

Même pendant la Seconde Guerre mondiale, les bombardements d'écoles, d'églises et d'hôpitaux avaient eu tout de même tendance à susciter des protestations plus vigoureuses que les simples bombardements de ports ou d'usines. Cependant, comme les bombardements étaient vraiment imprécis, il n'était pas possible d'éviter de frapper des églises, des hôpitaux et d'autres biens civils. Et ceci se produisit des deux côtés. Une fois de plus, la logique était celle de la guerre totale : l'ennemi est supposé être sans foi ni loi. Donc, aucun belligérant n'était surpris par le bombardement d'écoles ou d'hôpitaux, bien qu'en réalité, les bombardements contre des écoles ou des hôpitaux relevaient souvent du hasard et n'étaient pas le fruit d'une volonté délibérée.

De nos jours, chaque fois qu'une école ou un hôpital est frappé, que ce soit en Palestine, en Afghanistan ou ailleurs, l'opinion publique s'indigne, à juste titre, en premier lieu car parce que le paradigme de la guerre totale n'est plus le point de référence des conflits du vingt-et-unième siècle et, ensuite, car on attend beaucoup des « armes intelligentes » modernes qui ont précisément été développées pour éviter les dommages civils. À juste titre, l'opinion publique veut dénoncer le fait que la nécessité militaire ne justifie pas des pertes civiles de grande ampleur. Dans les

soixante-dix dernières années, la sensibilité de l'opinion à propos des bombardements a profondément évolué.

***Au vu de certaines confrontations contemporaines, pensez-vous que certains aspects de la « guerre totale » qui étaient appropriés lors de la Seconde Guerre mondiale, le sont encore aujourd'hui ?***

Je pense qu'aujourd'hui, si on observe, par exemple, la lutte contre l'État islamique, nous devons analyser le choix des mots employés. On constate alors, comme par le passé, la tentative de désigner ces personnes comme des moyenâgeux, des primitifs, des barbares et, tous les cas, comme hors des conventions applicables aux combats modernes. Ceci est susceptible de justifier, d'une manière ou d'une autre, des représailles excessives. Ce qui est commun avec les bombardements qui ont eu lieu tout au long du siècle, c'est la volonté de créer un langage abstrait qui ôte toute humanité à l'ennemi et qui transforme la cible en une sorte de métaphore – à l'instar du « système nazi » ou de la « machine de guerre allemande ».

Durant la Seconde Guerre mondiale, il y eut un cas intéressant lorsque le ministère de l'Air britannique émit une directive ordonnant des bombardements à l'encontre de populations résidant dans les zones industrielles. L'officier d'État-major qui lut ce document le renvoya et indiqua : « Non, vous ne pouvez pas dire que nous bombardons des populations industrielles ; vous devez dire que nous bombardons des centres industriels, parce que les “centres” sont des concepts abstraits, alors que les populations sont des humains ».

On peut constater que dans les conflits qui suivirent, la nature de la cible militaire ou la nature de l'objectif, a toujours été exprimée en des termes politiques ou militaires abstraits et jamais en faisant explicitement référence au fait de tuer des individus. Les commandants de la RAF savaient ce qu'ils faisaient et, en privé, ils étaient prêts à admettre que tuer des Allemands était leur objectif premier. Mais ils ne voulaient pas le dire en public ; la véritable intention était voilée par un langage abstrait faisant mention de centres et de systèmes. De même, les personnes qui décidèrent des moyens, de la conception des bombes incendiaires ou des essais des bombes sur des maisons allemandes typiques, utilisaient un langage incroyablement abstrait. Il s'agissait d'un problème scientifique et de la recherche d'une solution. Il n'était pas explicitement reconnu qu'en bombardant un bâtiment d'habitation, il était possible qu'une personne se trouve à l'intérieur.

***Les raids aériens déshumanisent-ils l'ennemi (ou les victimes), en raison de l'absence de face à face sur les champs de bataille contemporains ?***

Oui, en un sens. Il n'est pas possible de savoir qui sont les victimes ou qui sont les civils qui pourraient être affectés, alors certains parlent de frappes aériennes « chirurgicales ». Le langage utilisé, une fois de plus, est très abstrait.

Mais je pense que la prise de conscience de l'opinion sur le coût des bombardements est a été à l'origine des protestations récurrentes dans le monde occidental.

Et il me semble que c'est très important. Comme dans le cas de l'hôpital récemment bombardé en Afghanistan, il est très important que les médias n'hésitent pas à mettre en lumière le visage humain des bombardements et ce que cela signifie réellement. Les médias doivent le faire de manière indépendante des gouvernements bien entendu. Je me souviens qu'au moment des bombardements de Bagdad durant la dernière guerre en Irak en 2003, il y avait des journalistes qui voulaient relater ce qu'il se passait effectivement sur le terrain : les morts de civils et l'étendue des dommages civils, etc. Et il y eut de nombreux débats en Angleterre et aux États-Unis quant au fait de savoir si cela était possible. Ce fut un sérieux dilemme : il fallait destituer Saddam Hussein à tout prix et ces journalistes ne se comportaient pas en patriotes.

Il est très important qu'il y ait des personnes sur le terrain qui soient prêtes à dire « Vous savez, les bombardements ne sont pas juste des frappes chirurgicales, il ne s'agit pas juste d'un rapport d'opération ; il s'agit de personnes qui ont trouvé la mort et voici des images de ces morts ». Il est étrange de constater à quel point il est rare de voir des images de personnes tuées dans des bombardements. De telles images furent censurées durant la Seconde Guerre mondiale. De même, aujourd'hui, lorsqu'une cible civile est frappée et qu'il en résulte des dommages civils, il est rare d'en voir les images à la télévision. Il est très important de donner à la guerre un visage humain. Ce qui peut sembler abstrait ou lointain, devient réel et choquant, et peut ainsi engendrer des protestations.

***À ce point de notre entretien, que pensez-vous de l'utilisation de drones aujourd'hui ? Le recours aux drones s'inscrit-il dans la continuité de l'idée selon laquelle la puissance aérienne peut, en soi, apporter une contribution ou avoir un impact unique ? Est-ce que ceci traduit autre chose ?***

Je pense que les drones appartiennent à ce « fantasme » qui a cours à propos de la puissance aérienne, selon lequel il suffirait d'appuyer sur un bouton pour atteindre des cibles dont la destruction procurerait un avantage politique. Il ne me semble pas que l'utilisation de drones dans la guerre amène à de tels résultats. Peut-être que le concept classique vaut aussi dans ce cadre – à savoir que finalement la meilleure façon d'atteindre son objectif reste d'avoir des troupes au sol. Le succès de la destitution de Saddam Hussein en 2003 résulte de la décision ultérieure de déployer des troupes au sol. Les conséquences furent, bien entendu, désastreuses. Mais, en premier lieu, le déploiement de la force aérienne en soutien aux opérations militaires est licite au regard du droit international et, en second lieu, ce déploiement est susceptible de conduire à des résultats concrets en termes militaires, car la force aérienne est dirigée contre les forces armées ennemies sur le terrain et non contre une cible informelle comme un réseau économique ou un état d'esprit.

Toutefois un autre problème se fait jour à propos de l'utilisation des drones, lorsque de manière répétée, une cible est frappée par erreur ou que des civils sont tués. L'évolution des armes intelligentes est un fait, mais elles sont d'autant plus intelligentes lorsqu'elles sont employées contre le blindage ennemi ou contre ses aérodromes, et non dans des lieux à forte concentration de civils.

***Dans les récentes campagnes contre-insurrectionnelles en Afghanistan et en Irak, il est apparu, pendant un temps, que l'approche privilégiée était celle d'une « présence au sol », pour gagner le cœur et l'esprit des populations locales. Peut-on parler aujourd'hui d'un glissement vers une prépondérance de la force aérienne qui n'implique pas nécessairement la présence de forces armées conventionnelles au sol ?***

S'agissant du vingt-et-unième siècle, on peut répondre que les opérations au sol semblent avoir été, dans l'ensemble, désastreuses. Elles ont engendré des protestations politiques de grande ampleur, avec des résultats fort incertains et, bien sûr, dans le cas de l'Irak, elles furent à l'origine d'une insurrection sur le long terme. Ainsi, on a l'impression que les frappes aériennes seront plus économiques, qu'elles seront moins coûteuses en termes de victimes pour les puissances qui y recourent et que, si elles sont suffisamment chirurgicales pour ne frapper que des cibles stratégiques, elles procureront une sorte d'avantage politique.

Aujourd'hui, les bombardements du nord de l'Irak et de la Syrie nous ramènent directement aux années 1920 – à l'Irak des années 1920, à l'époque où la RAF commençait à expérimenter les bombardements contre des zones tribales rebelles, le recours à l'aviation étant considéré comme moins coûteux et plus facile à organiser, mais aussi car on pensait que la force aérienne constituait le meilleur moyen pour atteindre l'objectif politique fixé. Et si nous avons en tête les leçons du passé, on constate une symétrie étrange entre les bombardements contre-insurrectionnels dans les années 1920 et la façon dont nous envisageons les bombardements contre-insurrectionnels aujourd'hui.

Dans le cas de l'Irak dans les années 1920, le résultat semble avoir été plutôt satisfaisant, car la force aérienne constituait alors une nouveauté et que les victimes de ces bombardements étaient terrifiées par leurs conséquences. Mais soixante-dix ou quatre-vingts ans plus tard, l'État islamique, par exemple, sait à quoi s'attendre. L'organisation sait comment faire face aux bombardements, comment disséminer ses forces et comment dissimuler ce qu'elle fait. Il s'agit d'une organisation militaire non conventionnelle, difficile à neutraliser par le recours à la force aérienne. C'est pourtant là que nous en sommes : on en revient à essayer de recourir à la seule force aérienne pour atteindre un objectif politique.

***Si vous deviez résumer, quelles sont les grandes leçons que nous avons apprises et quelles sont celles qu'il nous reste à apprendre de l'histoire des bombardements ?***

Une leçon clairement apprise de la Seconde Guerre mondiale est que le bombardement délibéré de civils, dans l'espoir que cela produise un effondrement politique, une crise sociale et le déclin économique, s'est avéré inopérant. Cette croyance a été démentie à maintes reprises, dans des campagnes de bombardement massives qui ont suivi. Le message a mis du temps à pénétrer les esprits.

Il est intéressant de noter que dans la période qui a immédiatement suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, la RAF a mis en place une série de programmes de recherche destinés à évaluer les effets dans les zones bombardées. Il a été reconnu

que l'économie n'avait pas été aussi détériorée qu'espéré et que la population ennemie n'avait pas été aussi démoralisée que prévu, en d'autres termes, que la campagne n'avait pas été un franc succès stratégique. Parallèlement, les Américains, qui commencèrent la guerre en privilégiant les bombardements de précision en Europe et qui l'ont finie en larguant des bombes incendiaires sur les villes japonaises, ont décidé que ces bombardements étaient plus efficaces et ont opté pour des bombardements lourds et relativement indiscriminés contre les zones ennemies. Au moment de la Guerre de Corée, les Américains avaient déjà mis en place une stratégie de bombardements intensifs, à l'image des bombardements des villes japonaises, stratégie qu'ils ont également suivie au Vietnam et au Cambodge.

L'autre leçon apprise de la Seconde Guerre mondiale fut que la puissance aérienne tactique a été d'une importance considérable pour expliquer les victoires d'un côté comme de l'autre. Les avions tactiques à usage multiple ont démontré qu'ils préfiguraient l'avenir. À partir des années 1960 et 1970, ce fut la technologie privilégiée par les forces aériennes et qui est maintenant prévue. Les États-Unis avaient encore le bombardier lourd et larguaient toujours des bombes en quantité énorme sur le Vietnam, mais les chasseurs-bombardiers à usage multiple, qui avaient déjà commencé à émerger à la fin de la Seconde Guerre mondiale, sont, depuis, vraiment devenus la forme principale d'armement des forces aériennes.

Ainsi, certaines leçons ont été apprises, d'autres non. Les forces aériennes actuelles sont celles dont rêvaient les officiers supérieurs de l'aviation durant la Seconde Guerre mondiale ; cependant, à l'époque, ils n'avaient pas la technologie suffisante pour réaliser ce que l'aviation peut faire aujourd'hui.

### ***Comment voyez-vous évoluer la guerre dans l'avenir ?***

Je crois qu'au cours des dernières décennies, deux aspects vont de pair : l'évolution des technologies qui permet des frappes plus chirurgicales et l'évolution de l'opinion publique mondiale qui est de plus en plus hostile à l'idée que des frappes aériennes puissent menacer des civils. Ces deux aspects se renforcent mutuellement.

Mais, lorsqu'il s'agit d'envisager le futur, un grand nombre de questions demeurent. L'une d'elles, est que nous ignorons ce que sera l'organisation des puissances dans quarante ou cinquante ans. Au cours du vingtième siècle, la constellation politique a évolué à une extraordinaire rapidité. Dans le futur, les glissements de pouvoir généreront des tensions politiques ou des conflits, voire des conflits militaires ouverts, qu'il est impossible de pronostiquer. Je pense également que les historiens ne sont pas les mieux placés pour prédire l'avenir. La seule chose que nous puissions affirmer sans trop de risques de nous tromper, c'est que le vingt-et-unième siècle ne sera pas un siècle de paix.

Concernant la technologie, le problème tient au fait que le coût de la technologie de pointe nécessaire à la puissance aérienne moderne est extrêmement élevé. Elle suppose un processus de développement permanent. Et, si nous sommes réalistes, seule une petite poignée d'États peut se permettre de supporter le coût financier du maintien à niveau de ces technologies, les États-Unis principalement. Si de nouveaux



joueurs politiques venaient à arriver sur l'échiquier, il est peu probable qu'ils seront en mesure d'acquérir les technologies ou de financer les programmes de recherche ou de développement nécessaires à leur maintenance.

Ainsi, il se pourrait que nous atteignons un point – une sorte d'équilibre – où nous connaissons les technologies et leurs capacités, mais sans qu'il soit vraiment possible d'aller plus loin. En fin de compte, les efforts seront plutôt portés à tenter de trouver des solutions politiques, à tenter de recourir à la guerre psychologique (ce qui semble être à la mode en ce moment), à essayer faire pression sur des agresseurs potentiels et ainsi de suite. Maintenir des guerres de haute technologie dans les prochaines quarante ou cinquante années, sera extrêmement difficile.

Paradoxalement, alors qu'il y a de sérieux problèmes et des coûts pour maintenir l'armement de haute technologie, les conflits asymétriques peuvent être menés avec des armes relativement artisanales. Les Kalachnikovs et les bombes placées au bord des routes fonctionnent toujours bien dans les contextes dans lesquels une puissance militaire de basse intensité est déployée pour atteindre des objectifs politiques plutôt différents. Je pense donc que les acteurs étatiques majeurs vont de plus en plus se trouver dans une impasse, alors même qu'ils entretiennent des forces militaires coûteuses, mais sans pouvoir les déployer facilement, cependant que nous constaterons une augmentation du recours à la terreur et à l'insurrection, là où le niveau de technologie est relativement primaire.

### ***Où placez-vous la réponse contre le terrorisme dans votre analyse sur l'évolution des conflits ?***

Dans la plupart des cas, le terrorisme s'est développé dans le cadre de guerres civiles ou d'insurrections dans lesquelles les États occidentaux sont intervenus. Je pense qu'en se projetant dans cinquante ans, il est possible que nous assisterons à une situation où les puissances occidentales se dirigeront, de plus en plus, vers une stratégie de non intervention, afin de réduire les risques de terrorisme à l'encontre de leurs populations et de permettre aux guerres civiles ou aux insurrections de se résoudre par elles-mêmes.

Je pense que l'Occident est extraordinairement optimiste quant à sa capacité à vouloir s'occuper de sociétés auxquelles il ne connaît pas grand-chose, dont il ne comprend pas les différences culturelles profondes et qui croit que, d'une façon ou d'une autre, les initiatives politiques ou militaires conduiront à l'établissement d'une société conforme aux valeurs occidentales. Aussi longtemps que de telles ambitions perdureront, le problème du terrorisme international demeurera.

Cependant, je trouve que la réponse de l'Occident au groupe État islamique est intéressante : elle n'a pas tout de suite été de dire « Envoyons des divisions blindées au sol, éliminons l'État islamique ! », ce qu'une coalition d'États aurait pu faire très facilement. À la place, les États occidentaux ont pris en considération l'opinion publique, ont pris le temps de réfléchir aux limites de ce qui peut être fait et peut-être ont-ils finalement accepté, dans une ère post impériale, que le Moyen-Orient ne puisse pas être contraint d'adopter un modèle qui conviendrait aux intérêts occidentaux.